

Amara

Depuis le Colorado, Fouad, la cinquantaine passée, cherche à connaître le destin de son grand-père, un algérien de Constantine dont la famille a perdu la trace depuis qu'il a été envoyé au bagne en Guyane Française dans les années 20. Mais le Colorado est terriblement loin de tout et la quête désespérée. Comment chercher quelqu'un qui n'a plus ni nom, ni sépulture ?... Pourquoi se lancer dans une recherche aussi éperdue, pourquoi se laisser entraîner par Pierre, ce «crazy french» encore doctorant aux Beaux-Arts, qui a décidé de s'intéresser à la déportation coloniale ?

C'est que la blessure est encore ardente. En prenant contact avec Fouad Mennana, Pierre Michelin ravive la présence d'un fantôme qui a hanté toute une famille.

Entre les tabous et la distance, l'enquête de Fouad piétine et il est obligé de s'en remettre à Pierre, qui a accès aux archives et aux lieux. Mais les preuves des abus coloniaux ont été enterrées depuis longtemps... Plus que des réponses, ce que lui apporte Pierre, en tant que cinéaste, ce sont des images qui retracent les moments de découverte, d'avancée dans l'enquête, mais aussi les bribes d'une vie qu'il imagine être celle du grand-père ; le bagne à Saint-Laurent-de-Mori, le fleuve par lequel s'élançaient les fuyards, la terre qu'il a voulu garder... Au fil des plans, les lieux s'imbriquent et les micro-événements du quotidien donnent lieu à un seul et même personnage : le paysage, qui répond à la solitude du personnage de Fouad. Par-delà l'impatience et la frustration de celui-ci, ses allers-retours en voiture sur les routes d'une zone commerciale et résidentielle typique des Etats-Unis, paysage où toute végétation est décorative, en opposition avec celles de Guyane et de Constantine, laissent se développer un no man's land où la possibilité de se sentir plus que jamais relié à la terre de ses ancêtres peut enfin advenir. Fouad est loin, mais plus que jamais proche de son grand-père. Malgré les mensonges retenus par l'Histoire et les révélations accablantes, Fouad s'est réconcilié avec une partie de lui-même.

—L.-A. D.

Réalisé par Pierre Michelin
— jeudi 21 mars à 21h

DEMAIN

Samedi 16 mars

Première fenêtre 1. 17h40

Une sélection de tout premiers gestes documentaires de jeunes réalisateurs.trices.

Retrouvez-les sur mediapart.fr et votez pour votre film préféré.

Retrouvez tous les jours les articles dans leur version intégrale sur cinemadureel.org

TAURUNUM BOY

Difficile aujourd'hui de faire un film sur le passage de l'enfance à l'âge adulte tant le sujet a été exploité de façon magistrale en fiction.

Voix qui muent, corps qui peinent à se maîtriser et amitiés aussi conflictuelles qu'intenses, rien de bien étonnant qui puisse sortir de l'ordinaire à première vue. C'est sans compter la présence de ces adolescents et de leur attachement identitaire à Zemun, une bourgade périphérique de Belgrade, pointée depuis longtemps du doigt du fait de son taux de criminalité élevée.

Autre pas de côté par rapport aux films traditionnels sur le sujet, les garçons filmés par le duo de réalisateurs composé de la monteuse Jelena Maksimović (*Mother* de Vlado Škafar, *Depth Two* et *The Load* d'Ognjen Glavonjić) et du chef-opérateur Dušan Grubin (qui a notamment filmé *Blackness* et *Afterparty* de Luka Bursać) ne sont pas encore au lycée mais viennent de finir le collège et profitent de leur dernier été avant de devoir se séparer.

Cette période cruciale se situe au moment où l'âge adulte pointe le bout de son nez sans avoir fait encore pleinement intrusion. C'est aussi celle où les amitiés les plus solides peuvent se disloquer du jour au lendemain, celle où l'on doute le plus de soi, surtout quand les attentes de la société se font de plus en plus pressantes concernant la masculinité et les rôles à respecter.

« Je suis la voix d'une génération sans futur »

Ces garçons traînent dans des lieux désaffectés, pratiquent le sport en dilettante et font leurs premières expériences de fêtes. Ils se testent, font les durs et essaient de réprimer ces émotions qui débordent de leurs corps en pleine croissance. Pourtant, ce n'est pas un film sur la délinquance. Ces personnages sont loin du cliché du hooligan ou

de la racaille à laquelle on pourrait les réduire. C'est là toute la majesté du film, cette confiance qu'ont réussi à gagner les réalisateurs pour dépasser cette image qu'on a tendance à assigner, et l'on voit au contraire des enfants sensibles, drôles et somme toute assez « normaux » dans les questions qu'ils se posent et les épreuves existentielles auxquelles ils doivent faire face. Ces jeunes frappent aussi par la conscience aigüe qu'ils ont de la vanité des choses. Ils ne savent pas où aller, que faire, et seules les relations qu'ils entretiennent entre eux les sauvent du nihilisme vers lequel ils semblent étrangement attirés. Une phrase du concert de rap auxquels ils assistent résume assez bien cette idée : « Je suis la voix d'une génération sans futur ». Vieux mantra punk bien connu, mais qui prend avec eux une couleur toute particulière.

—S.M.

Réalisé par Jelena Maksimović et Dušan Grubin — le mercredi 20 mars 19h

CAMPO

Le cinéma de Tiago Hespanha se caractérise par le territoire dans lequel il s'inscrit, qui se définit à la fois par son histoire, son utilisation et sa mythologie. Cinéaste-topographe, il sonde le paysage, et la communauté qui le façonne, afin d'en extraire une cartographie des imaginaires, collectifs et intimes. Au cœur du Campo de Tiro – plus grande base militaire d'Europe située à Alcochete au sud de Lisbonne, le documentariste portugais illustre la sémantique du mot *campo*, le champ, renvoyant à la genèse de la civilisation humaine : d'un côté, l'agriculture qui sédentarise et rassemble les hommes autour de cités ; de l'autre, la guerre qui cristallise aussi bien le génie technologique de l'Homme

que son désir autodestructeur. Or, de cette polysémie, Tiago Hespanha tire une unité visuelle et thématique se fondant sur un jeu d'échos et d'altérations. Entre l'explorateur méticuleux et l'artiste omniscient, il enregistre la pléiade disparate des rituels des habitants singuliers du Campo de Tiro. Le cinéaste ne cherche aucunement l'exhaustivité, il structure son œuvre grâce à des allitérations, sonores ou visuelles, afin d'exalter l'harmonie de ce territoire hétéroclite.

Campo est perpétuellement mis en tension par cette dichotomie entre l'harmonie et le chaos. Empreint d'une cosmogonie chrétienne, le documentaire est traversé par la notion de damnation : une humanité naissant du chaos pour retourner au chaos. Or, dans ce sempiternel cycle de vies et de morts, l'Homme oublie son propre supplice malgré les signes répétés, comme la disparition des abeilles rapportée par les apiculteurs portugais.

—R.M.

Réalisé par Tiago Hespanha
— mercredi 20 mars 21h30

—L.I.

Réalisé par Basile Doganis
— jeudi 21 mars 16h10

Labour / Leisure

Le film s'ouvre sur une immense étendue verte qui n'est autre qu'un terrain de golf, pour ensuite investir le quotidien des travailleurs et travailleuses s'attelant à la récolte et au traitement des cerises. La beauté de ce film relève de sa construction plastique et du désir des cinéastes de capturer le temps, un temps long et perdu, dans ce lieu d'Okanagan Valley qui se situe au sud-ouest du Canada. D'un côté le temps du travail effectué par les récoltants.e.s, de l'autre le loisir que peut offrir cette région aux touristes, ou aux habitant.e.s qui ont, eux, du temps libre.

Deux mondes en parallèle, le monde du plaisir et le monde du

travail. Les plans sont symétriques et fixes, les formes humaines rentrent dans le champ, y travaillent puis en sortent. Le mouvement est lancinant et n'est présent que par la représentation du corps au travail, du geste humain, parfait, efficace. Un geste qui n'a plus de temps à lui, qui doit aller au plus vite pour que le travail soit fait.

C'est un lieu à double face, dont l'une des faces existe seulement par la cohésion des corps au travail, filmés ici dans toute leur noblesse.

—C.L.

Réalisé par Ryan Ermacora et Jessica Johnson
— mercredi 20 mars à 19h

Dans l'œil du chien

Jacqueline, sur son canapé, chasse les mouches. Le son d'une pendule martèle le rythme des secondes qui passent. Dans un miroir, la vieille dame inspecte son visage. Le temps s'écoule dans la lenteur du quotidien. Pourtant, bien vite, nous comprenons que ce temps est compté. Un large pansement vient remplacer l'épaisseur de son nez. Sous nos yeux, la vieille dame commence à disparaître. Ce portrait est aussi celui d'une relation d'amour, entre une grand-mère et sa petite fille. Sans cela, comment filmer une telle intimité ? Si Jacqueline est toujours au centre des cadrages, la réalisatrice, Laure Portier, traverse les plans. Alors le spectateur assiste à ces derniers moments de partage, si singuliers et si communs à la fois. L'angoisse de l'ouverture des lettres médicales.

Les confusions lors de la prise des médicaments. La petite-fille qui aujourd'hui douche sa grand-mère. Les dernières questions sur l'histoire de la famille. Et les derniers débroussaillages du jardin. Ce film capte aussi les moments de partage. Lorsqu'à son tour Jacqueline tire le portrait de Laure, ou lorsqu'elle lui transmet l'une de ses recettes. Puis, vient le temps des insomnies et des silences réciproques. Impuissants, les mots laissent doucement place aux gestes. Jusqu'aux derniers instants, où les mains se caressent et se serrent. Dans ces cadres fixes, ce sont ces gestes captés qui figurent le temps qui se déploie sous nos yeux. Lentement, et trop vite à la fois.

—L.I.

Réalisé par Laure Portier
— jeudi 21 mars à 16h10